

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Voici quelques petites marques d'élégance que nous soumettons à nos lectrices, libre à elles de les accepter ou de les rejeter.

Il est élégant d'avoir un papier à lettre un peu fruste, couleur de parchemin, et qui ne soit point ébarbé, avec le chiffre moyen âge de couleur sombre.

Il est élégant d'écrire un billet intime : invitation à un dîner, à une promenade, au théâtre, sur le papier bébé timbré du jour et sans initiales.

Il est élégant, lorsqu'on reçoit à dîner à la campagne, d'avoir les menus ornés de la lithographie de son castel. Rien de plus joli en ce genre que le menu du dîner donné il y a quelques semaines par les châteaux de Tourlaville : dîner d'adieux aux amis, car les heureux possesseurs de ce séjour enchanteur partent pour faire le tour du monde. Le menu en bristol azuré, encadré d'un filet argent, est orné sur le panneau opposé à celui sur lequel s'écrit le nom de l'invité, de la lithographie du château. A côté de cette moderne habitation se voient les ruines de l'antique château, vue pittoresque qui attire les touristes en quête de ruines et de légendes. Comme beaucoup de demeures seigneuriales des siècles passés, il y a des légendes sur Tourlaville, de sombres histoires, des histoires de crimes que l'on raconte et que l'on écoute aujourd'hui sans frissonner, bien qu'elles soient terribles. Certains pays comme certains sites se prêtent à ces sortes de récits, mais la plaine et placide presqu'île du Cotentin, où se trouve



CHAPEAUX DE FILLETTE

De mesdemoiselles Delerablée, 16, passage des Princes.

le domaine de Tourlaville, ne leur fait pas un cadre assez sauvage.

Il est élégant d'avoir de très petites cartes de visite avec le nom gravé en moyen, et le porte-cartes de même dimension, en cuir fauve, fermé par un crayon qu'une chaînette fixe au porte-cartes.

Il est élégant de porter—si l'on en a—un beau soli-

faire au doigt, ou toute autre bague, mais il ne faut pas en surcharger ses doigts.

Il y a ainsi une foule de petits riens qui dénotent la femme comme il faut et de goût.

On supprime les girandoles aux boucles d'oreilles; seule, la dormeuse ou la perle fine avec le pendant pareil, se porte en toilette de visite. Couramment les fantaisies sont préférées parce qu'elles attirent moins la vue; en général il faut à la ville être sobre de bijoux.

On m'écrit de province que si Paris chôme de plaisirs, il n'en est pas de même dans quelques grandes localités maritimes, où les hauts fonctionnaires se font un devoir de réunir leurs administrés : Une fête charmante vient de réveiller la population de C..., et le préfet maritime, qui a pris, de par son rang, l'initiative des plaisirs, a complètement réussi à amuser ses invités, jeunes et âgés. Il paraît que le premier cotillon de l'hiver a duré jusqu'à six heures du matin; que l'on s'est retiré au bruit des fusées et d'un bouquet d'artifice qui saluait le départ des danseurs, et que ce salut était féérique. On m'affirme que l'on ne verrait pas à Paris plus jolie réunion de femmes, ni plus d'élégance, ni plus de bon goût dans les toilettes, ni plus riche décor, ni plus de choix dans les rafraichissements, ni plus d'imprévu dans les figures de cotillon, ni plus d'entrain comme il faut. Les costumes, pour la plupart, venaient de Paris; on me cite une robe de tulle blanc, brodée d'un jeté de branches de roses, en soie de Chine blanche, qui a fait sensation. Le tulle était disposé en flots sur un dessous de satin et relevé dans une agrafe de roses moussues; le corsage à longue pointe était orné derrière, au décolleté, d'un nœud Watteau en très large ruban de satin dont les pans descendaient très bas.

On me parle encore d'une robe en application d'Angleterre, faite de grands volants posés sur un dessous de satin à peine rosé, un pouf-spirale et un corsage-veste Louis XIV en satin rose, ouvert sur un gilet en Angleterre à double pointe; un autre en dentelle noire, combinée avec un tulle brodé d'étoiles en perles clair de lune, le tout relevé de bouquets de coquelicots en satin et velours nuancés.

Les costumes de jeunes filles étaient dans leur simplicité, aussi réussis que les autres! L'un en tarlatane blanche, imprimé de lunes bleues, avait une quantité de volants festonnés et un très beau ruban de moire bleue drapé en grand cordon pour retenir le voile-tunique qui enveloppait la jupe comme d'un nuage.

Un autre en surah blanc était couvert de petits plissés en surah voilés d'une tunique de gaze très

bouffante et capitonné de papillons en fil d'or; un corsage à pointe et un cordon de papillons dans le bouillonné du décolleté.

Il y avait encore une charmante jeune fille en costume de crêpe blanc, avec une infinité de très petits volants froncés, déchiquetés à l'emporte-pièce, un corsage à pointe et un fichu-berthe en satin croisé devant et noué derrière d'un très gros nœud-pouf à longs bouts flottants.

Voilà de l'élégance et de la vraie. Il nous serait impossible de la trouver en ce moment à Paris; j'entends l'élégance des bals.

Quelques mariages nous montrent bien de splendides toilettes, mais toilettes peu pratiques pour la mise courante. Cependant, comme il pourrait être agréable à quelques-unes de nos lectrices de connaître la grande tenue pour cette cérémonie, nous allons décrire les toilettes de quelques personnes faisant partie du cortège, au mariage de mademoiselle du R***, à la Madeleine. Une jeune femme, amie intime de la mariée, portait avec grâce une robe à très longue traine carrée en ottoman feu, couvert d'un dessin en velours myrte. Au bas du tablier drapé, une bande de castor naturel, même bande au corsage. Capote en velours myrte et plume feu. Madame la duchesse de M***, en robe de satin olive, traine arrondie mourant en pointe, ornée de plusieurs rangs de très haute frange en chenille, mêlée de perles et de passementerie. Corsage à longue pointe avec plaques assorties à la frange. Capote en velours olive avec passe en fleurs de marronnier. Madame C. G. en robe de velours évêque. Trainée d'un mètre cinquante centimètres au moins, entourée d'une ruche de velours posée sur un fort beau point à l'aiguille. Corsage à basque très courte, avec chemisette bouffante en dentelle. Capote en velours et dentelle ornée de capucines ombrées.

Une dame d'un certain âge était en robe de velours noir garnie en tablier de plusieurs rangs de Chantilly; corsage à longue basque couverte d'une dentelle en spirale, le tout piqué d'olives en jais. Sur le chapeau en velours, un bel oiseau de Paradis.

Une toute jeune fille était en robe de surah bleu pâle et crêpe de Chine broché d'un trèfle. Volants et bouillonnés recouvraient la jupe, et des draperies en crêpe de Chine soutenaient un élégant vertugadin à chemisette de dentelle; manche demi-longue chiffonnée de dentelle. Grand chapeau en feutre loutre, le bord relevé par une belle plume bleue, d'autres plumes bleues et loutre cachaient presque entièrement la large calotte.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 217 et 219).

Chapeau en feutre myrte. — Passe avancée, plus étroite derrière et calotte élevée. Le bord de la passe de ton plus clair que le chapeau. Draperie de velours et plume loutre fixée par un fer à cheval en acier.

Chapeau en feutre gris. — Bord tombant derrière, relevé de côté; calotte élevée, entourée de deux biais en velours

gris avec piqûres foncées. Des coques plates devant, une plume grise avec aigrette; le tout éveillé par des ailes rouges.

Chapeau en feutre crème. — La passe gondolée et relevée avec bord de chenille. Touffe de belles plumes ivoire et cocardes en ruban de velours.



Falsoner, imp. Paris.

4447

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffures de M^{me} TURLE, r. de Cluchy, 9. Coiffure de la M^{me} VIRGILE, r. Basse du Rempart, 52.
Eau d'HOUBIGANT Paul P^r Honore, 19. Machines à coudre H. VIGNERON R. de Sebastopol, 70.

Chapeau en feutre mastic. — Bord relevé. Une draperie en ruban de satin et une colombe couchée devant, avec les ailes en aigrette. Un collier en ruban de satin, noué par deux coques, entoure le cou de la colombe et la fixe sur le chapeau.

Chapeau en feutre marron. — Bord relevé, calotte élevée, entourée de deux bracelets en velours loutre; le

dessous de la passe tendu de velours. Devant, têtes de plumes bleues, avec aigrette.

Costume à carreaux loutre et bleu pour jeune fille. — Jupe plissée largement et tunique relevée en poul formant pointe-fichu derrière. Casaque plissée tout le long; le devant de plis plats, le dos de plis creux, avec une ceinture en velours. Col et parement de la manche en velours,

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4447

Costume en satin rosé broché d'un dessin en velours bronze et bleu formant haut relief.

Sous-jupe inclinée en taffetas, garnie d'un plissé en satin rosé et d'un haut bouillon en broché, lequel s'arrête de côté sous une échelle de dentelle, dentelle qui est le prolongement de celle qui rehausse la tunique. Cette tunique, drapée très en arrière, enveloppe les lés de derrière et se pouffonne largement. Le corsage à basque découpée en longues dents aiguës, a le décolleté en cœur dépassé par une dentelle; un cordon de violettes mêlées de chrysanthèmes jaunes suit le mouvement. Un bouillon en manche courte. Deux touffes de fleurs serrent la dentelle sur le côté. Un coquillé de dentelle est chiffonné sur le côté du poul. — Bas de soie blancs et souliers en satin blanc. — Gants de



Suède. — Dans les cheveux une touffe allongée de violettes.

Costume en satin et broché rouge brique vif.

Jupe en taffetas garnie d'un plissé sur lequel retombe un haut volant de dentelle. Deux draperies rehaussées de dentelle couvrent le tablier et se relèvent sous la tunique-princesse qui est en broché. Cette tunique, très rejetée en arrière, forme deux petits paniers et son relevé est accentué. Un petit décolleté carré est suivi par un fichu de dentelle dont les extrémités se terminent en pointe au bas du plastron en satin. Manche Valois dépassée par une dentelle noire, soutenue sur un plissé de crêpe lisse. — Bas de soie noirs et souliers en satin. — Gants en chevreau. — Dans les cheveux une touffe d'oreilles d'ours.

Costume en lainage à carreaux loutre et bleu, pour jeune fille, de madame Turle, 9, rue de Clichy.

CAUSERIE

La dernière séance de l'Académie. — Réouverture du cours à la mode. — Les rois en exil au théâtre.



A DERNIÈRE séance de l'Académie française n'était pas de celles pour lesquelles un groupe de Philamintes élégantes inaugurent des chapeaux inédits, des toilettes à sensation. Sérieuse et tranquille, elle n'est pas sortie de la demi-teinte. M. de Mazade avait grand air sous ses palmes d'académicien; il y a en lui du

gentilhomme campagnard affiné par une vie d'étude déjà longue et consciencieusement remplie. Sa belle figure a une expression de noblesse en accord parfait avec son caractère et son talent.

L'Académie, en le choisissant, n'a pas voulu seulement récompenser l'auteur de l'excellent ouvrage sur la guerre de 1870, plein du plus pur patriotisme et de la plus haute impartialité tout ensemble, le chroniqueur politique si fin et si perspicace de la *Revue des Deux-Mondes*, un homme de lettres dans tout,

l'acception du terme; elle a tenu encore à honorer un mérite modeste autant que solide, un talent sans peur et sans reproche. Si la monotonie du débit, l'ignorance complète de l'art de bien dire et l'accent de Castel-Sarrazin n'eussent choqué l'auditoire, on aurait certainement admiré davantage toute la grâce, l'émotion et le charme que le nouvel académicien répandait dans son discours. La personne austère et l'œuvre glaciale dont il avait à parler semblaient d'avance ne pouvoir intéresser que très faiblement. M. de Mazade en a tiré tout le parti possible. Quel dommage que M. Legouvé, ce maître lecteur, ou Camille Doucet, dont on connaît la diction spirituelle, n'aient pas été chargés de faire valoir tel ou tel passage! Combien en ce cas n'eût-on pas applaudi!

L'humilité sincère avec laquelle M. de Mazade a pris possession de son fauteuil, comme honteux d'être choisi parmi tant d'autres, méritait des bravos, et aussi la peinture expressive d'une famille d'autrefois, d'un coin de l'ancienne France avant la Révolution, brossée d'une touche si légère à propos d'un Champagny de ce temps-là, le père du futur historien des Césars. Ce dernier, né à Vienne, fut baptisé en présence d'un empereur et d'une impératrice d'Autriche qui lui donnèrent leurs noms, ce qui explique qu'il s'appelât non pas seulement Franz-Joseph, mais encore Marie-Thérèse. M. de Champagny devait être avant tout un homme vertueux, et son successeur, en le louant, nous a fait trouver la vertu singulièrement aimable. Des larmes ont coulé quand il a raconté la mort d'un fils que ce juste, ce chrétien plein de ferveur et de foi, perdit à dix-huit ans. Tous les autres enfants de M. de Champagny étaient sourds-muets. Quand le moribond, se débattant déjà dans l'agonie, cria une dernière fois : « Mon père! » le père désolé dit à sa femme : « Écoutons bien ce mot-là, désormais nous ne l'entendrons plus! »

Ils l'entendirent encore, par la grâce de Dieu sur les lèvres des petits-enfants que leur donna leur fille muette.

On conçoit qu'un homme aussi cruellement éprouvé ait dérobé sa vie au monde le plus possible. M. de Champagny cacha dans la retraite sa blessure profonde; l'étude seule l'aidait à vivre, l'étude et la charité. Une piété active lui était un secours contre ce qu'il appelait la rupture des liens terrestres. Il pratiquait scrupuleusement parce qu'il croyait profondément; il ne faisait ni mystère ni étalage de ses convictions, le devoir de l'aumône impliquait à ses yeux l'amour de tous les misérables. Chaque jour, il remettait à un pauvre une petite somme qu'il augmentait le dimanche. Son dernier acte public fut une allocution en faveur de l'hospitalité de nuit.

Rien de touchant comme ces détails racontés par un homme bien né à l'égal de M. de Champagny, qui, ainsi que lui, porte en toutes choses son savoir, sa droiture, sa distinction, sa bonne foi parfaite. Nous pardonnons volontiers pour notre part à M. de Mazade son accent méridional, car ce discours qu'il a si mal débité, nous l'avons relu avec un plaisir infini que ne nous a pas donné la voix de stentor de M. Mézières, reprochant à son collègue la sévérité qu'il montre d'ordinaire envers les représentants du pouvoir, et sa fidélité obstinée au parti des vaincus.

M. Mézières a de l'esprit, de la verve; sa tâche était en outre beaucoup plus facile que celle de son nouveau collègue, les ouvrages de M. de Mazade offrant plus d'intérêt que ceux de M. de Champagny; tout le succès de la journée a été pour la brillante faconde de l'apologiste de M. Thiers et de Gambetta, « de Gambetta, qui aurait peut-être occupé tôt ou tard un fauteuil à l'Académie française ». Cette nouvelle a par parenthèse quelque peu surpris beaucoup de gens. Elle nous a réveillés en sursaut au sortir des catacombes où nous nous étions égarés longtemps avec M. de Champagny!

★ ★

Encore une fête de la parole, la réouverture du cours de M. Caro à la Sorbonne. On ne pourra pas dire cette année que l'éminent professeur recherche les grands auditoires et les grands amphithéâtres. La petite salle où il se fait entendre ne contient guère plus de trois cents personnes, de sorte qu'un flot nombreux de mécontents est resté dehors, beaucoup de dames dans le nombre qui avaient bravé l'heure matinale pour venir reprendre leur régal intellectuel interrompu depuis deux ans.

Qui donc ose dire que les femmes soient inconstantes? Voilà un nouvel exemple de la fidélité qu'elles gardent à leurs amitiés, à leurs admirations. Enveloppées du grand manteau de loutre qui convenait à la circonstance et à la saison, discrètement voilées, elles attendaient avant dix heures; les mondaines les plus célèbres par l'esprit et la beauté, battaient d'un pied léger le pavé de la Sorbonne. On leur a fermé impitoyablement la porte au nez; les étudiants seuls avaient des cartes. C'est à force de combats et de ténacité que quelques-unes ont trouvé moyen de se placer et d'entendre une des belles leçons qu'ait faites jusqu'ici le maître. Il abordait cette fois un champ d'étude immense : les *Théories contemporaines sur la Nature*, et s'est élevé assez haut, en traçant son programme pour décourager les esprits féminins les plus intrépides. Gageons cependant qu'elles reviendront lundi prochain plus nombreuses et avant l'aube s'il le faut, tant les obstacles stimulent l'opiniâtreté de cet être réputé bien à tort capricieux et fragile, car il sait terriblement ce qu'il veut et soulève des barrières sous lesquelles fléchiraient les bras d'Hercule.

Que faire devant cette invasion? Moins encore que Célimène, un homme, fut-il philosophe, ne peut prendre un bâton pour mettre dehors qui l'admire. Il faudra bien que le sexe fort se résigne à voir le goût des lettres ou même de la philosophie et de la science fleurir ailleurs que chez lui. Les femmes sont en train de tout comprendre et de tout envahir. Pourvu qu'elles ne perdent pas plus qu'elles ne gagneront à leurs nouvelles audaces et à leurs nouveaux succès! Nous suivons la révolution avec intérêt sans nous prononcer encore.

★ ★

Que du moins elles tiennent haut et ferme le drapeau du bon goût! Puisqu'elles se mêlent de juger, avec beaucoup d'autorité souvent, qu'elles soient les premières à flétrir les mauvais ouvrages qui sont en

même temps de mauvaises actions : nous voulons parler ici de la pièce nouvelle, en train de tomber, mais de tomber trop lentement, au théâtre du Vaudeville. La presse ne s'est pas suffisamment prononcée contre cette inconvenance. Quel autre nom pourrait-on donner à une œuvre brutale plutôt que forte, et qui a moins d'originalité assurément que ses auteurs ne se plaisent à le croire, car le titre même en est inspiré par un douloureux chef-d'œuvre de scepticisme, signé Heine. L'humoriste allemand, si parisien à ses heures, avait montré sous une forme légère comment s'en vont les religions, bien avant que M. Daudet eût entrepris de nous peindre ce que deviennent les rois dégénérés. Dès la première représentation, *les Rois en exil* ont excité des murmures qui prouvent qu'en France on tient encore au bon usage de ne point attaquer et calomnier les absents.

Ils sont absents ces rois si cruellement chargés de couleurs infâmes ; il y a donc lâcheté à leur jeter de la boue. Un pays en république devrait moins qu'aucun autre se permettre de pareilles licences. Dans le roman de M. Alphonse Daudet, le style plein de couleur et de prestige empêchait qu'on ne condamnât certaines scènes qui, du reste, entre le lecteur et la page imprimée semblent se passer à huis clos pour ainsi dire, mais lorsque ces personnages de rois errants, dépossédés, déchus de toutes les manières ont pris corps et sont venus trainer sur les planches leurs couronnes avilies, lorsque la magie de la forme n'a plus dérobé l'odieux du fond, on a vu les admirateurs mêmes du roman s'indigner contre la pièce.

Tout le talent des acteurs n'a pu faire supporter le spectacle des désordres crapuleux du roi d'Illyrie et du prince Axel ; on ne souriait plus en croyant reconnaître, attachés au pilori, le roi de Naples, le prince d'Orange, don Carlos et tant d'autres. En vain mademoiselle Pierson s'est-elle montrée aussi noble, aussi

touchante que possible dans le rôle de la reine Frédérique, en vain mademoiselle Legault a-t-elle recouvert de son ingénuité gracieuse les turpitudes de la juive Sephora. On a protesté au nom de la décence et du respect, deux sentiments dont il semble parfois que nous ayons perdu la notion en France, nous qui croyions posséder jadis le monopole de toutes les délicatesses. Par quelle aberration un écrivain tel que M. Alphonse Daudet s'est-il décidé à laisser réduire à l'état d'action insignifiante un merveilleux tableau tel que celui du bal des adieux, avec ses valse hongroises vertigineuses et passionnées, emportées par l'élan des violons tziganes ? Comment n'a-t-il pas compris que la poussière tomberait de l'aile du papillon et, en outre, que certaines scènes, pathétiques sous sa plume, ne porteraient pas à la représentation, par exemple le vol des diamants de la couronne dont on a ri au lieu d'en pleurer ? Quand mademoiselle Pierson vient devant la rampe, cette fameuse couronne d'Illyrie à la main, s'écrier : — C'est du strass ! — On hausse les épaules. Il est trop évident que l'on n'a devant soi qu'un accessoire de carton et de verroterie qui ne parle à l'imagination de personne.

Nous n'appuyons à dessein que sur ces détails, les grandes lignes étant trop repoussantes. Et il s'est trouvé un directeur de théâtre pour accepter et monter cette pièce ! Elle prouvera aux générations futures, si l'on se la rappelle, ce qui est douteux, car elle ne mérite pas de vivre, étant ennuyeuse autant que choquante, à quel oubli de toute convenance on était arrivé en l'an de grâce 1883. Espérons que 1884 inaugurera le relèvement du goût, en même temps qu'une ère de sagesse et de prospérité. C'est le souhait de nouvelle année que j'adresse à mon pays, et vous y répondrez toutes *amen*, chères lectrices.

T. B.

LETTRES SUR LA FRANCE

D'OLGA PETROVNA

Paris, le 2 Novembre 1881.

CHÈRE ET VÉNÉRÉE GRAND'MÈRE,



JE vous ai promis le compte rendu de mes impressions sur cette France que votre fine causerie m'a déjà appris à chérir et dont, grâce aux institutrices que vous m'avez données, je parle facilement la langue. Après un séjour d'une semaine à Vienne et un repos de quarante-huit heures à Munich, nous sommes arrivés à Paris samedi soir. Nos premiers jours ont été consacrés à faire l'école buissonnière, en vrais enfants que nous

sommes, Serge et moi. Flâneries sur les boulevards, soirées dans les théâtres où l'on rit, soupers dans les restaurants à la mode : tel a été le prélude de cette symphonie du voyage de noces, qui contiendra pourtant, je l'espère, des accords graves et des notes émues.

Quelle gent amusante, chère grand'mère, que les serveurs mâles des hôtels et des cafés parisiens ! Ils ont de grands tabliers blancs, des escarpins découverts, comme s'ils allaient au bal, des chevelures prétentieusement frisées et des airs importants qui me donnent de folles envies de rire. Habitée à la craintive douceur de nos paysans de la petite Russie, vous

(La suite à la page 224.)



N° 1. Costume en velours côtelé et faille brun doré. Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 1. Costume en velours côtelé et faille brun doré.

Sous-jupe en taffetas, couverte, au côté droit, par un large panneau en velours côtelé, boutonné au milieu et à la partie supérieure; la partie inférieure s'ouvre sur un soufflet plissé en faille. Le bord est découpé en dents de scie rouleautées de faille; ces dents se détachent sur le plissé en faille de la jupe de dessous. Tunique en faille, ouverte sur le panneau, le bord découpé en dents; elle est relevée à gauche par des plis étagés; derrière, elle est pincée par un groupe de plis arrêtés sur le côté du panneau. Corsage à basque découpée sur un plissé de faille. Plastron en velours cerné de revers en velours côtelé. Col militaire. A la



N° 6. Jupon en satin noir garni de dentelle.



N° 2. Coiffure de soirée pour jeune femme. De M. Dondel, 5, rue Royale.

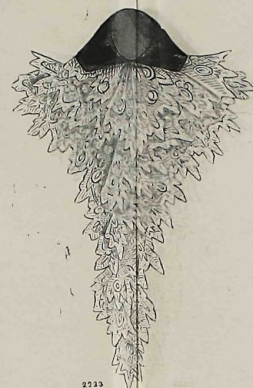
manche revers mousquetaire en velours côtelé, le dessus fendu sur un parement en velours uni traversé par des ganses que fixent des boutons dorés.

N° 2. Coiffure de soirée.

Les cheveux descendent et cachent le front; un pouf de fleurettes surmonte les enroulements d'un chignon relevé à racines droites.



N° 8. Costume en vigogne bleu uni et à rayures carminées. Modèle de mesdemoiselles Vidal.



N° 4. Col en velours et dentelle, pour théâtre.

sent et se massent sur le sommet de la tête. Un peigne d'écaille à boules maintient le chignon. Devant, les cheveux sont largement ondulés avec une raie de côté.

N° 3. Coiffure de bal.

Des frisettes courent le sommet de la tête, quelques-unes descendent et cachent le front; un pouf de fleurettes surmonte les enroulements d'un chignon relevé à racines droites.

N° 4. Col en velours grenat pour théâtre.

Ce col rabattu et carré se détache sur un plastron en dentelle bretonne, montée sur un dessous en tulle. Le plastron est fait de plusieurs rangs de dentelle chiffonnée et coquillée. On ne coupe point la dentelle, on la tourne pour la coquiller.

N° 5. Costume en faille et broché loutre appliqué de fleurs brodées.

Jupe en faille garnie de trois hauts plissés échelonnés; le premier retombe sur un frissonnant de faille. Tunique en broché, croisée devant en longs paniers relevés sous la hanche en une sorte de bouillon tombant. Le pouf très chiffonné. Corsage à basque, celle du dos à un plissé rapporté. Des fleurs brodées en soie de couleur sont appliquées devant et dans le bas jusqu'au plissé du dos. Même application sur le parement en velours de la manche ronde. Col en velours.

N° 6 et 7. Jupons pour toilette habillée.

N° 6. Jupon en satin noir garni d'un plissé rehaussé d'une dentelle. Trois rangs de dentelle superposés forment des draperies séparées par une chute de nœuds et de pans.

N° 7. Jupon en peluche fraise écrasée, avec deux plissés et une bande en peluche

de ton clair festonnée et brodée de jetons formant relief.

N° 8. Costume en vigogne unie bleu marine, à rayures carminées.

Le devant de la jupe, en vigogne bleu marine, est plissé verticalement, et les lés de derrière reçoivent un très haut plissé entissu à rayures.



N° 3. Coiffure de bal pour jeune femme. De M. Dondel, 5, rue Royale.



N° 9. Costume en vigogne myrte et grosse limousine. Modèle de mesdemoiselles Vidal.



N° 5. Costume en faille et broché loutre appliqué de fleurs brodées, de madame Hubler, 30, rue de Clichy.



N° 7. Jupon en peluche garni d'une bande en peluche.

Jupe en vigogne décorée de losanges formés par des rubans en velours myrte, et dépassée par un petit plissé. Tunique en limousine; le long panneau, relevé de bas en haut, laisse voir l'envers qui est myrte uni; la draperie-tablier est faite du côté rayé, et le drapé de derrière entremêlé d'uni et de rayé. Pouf accentué. Corsage à pointe, un ruban en velours est appliqué au bord.

res, les rayures mises en travers. Le contraire a lieu pour la tunique, le pouf est uni et la pointe-châle avec des rayures. Le corsage a une chemisette-blouse rayée pincée sous la pointe. Col et parement en velours marine.

N° 9. Costume en vigogne myrte et grosse limousine à rayures éteintes.

auriez certainement envie de souffleter ces drôles, si narquois et si contents d'eux. Mon mari, passablement entiché de libéralisme, comme vous savez, s'amuse de mes étonnements et me dit : « Ces gens-là sont logiques, ma chère; ils ont fait beaucoup de révolutions pour soutenir leurs droits à l'égalité; ils votent comme leurs maîtres, s'habillent comme eux, lisent les journaux et jouent à la Bourse. Pourquoi n'auraient-ils pas des bandeaux à la Capoul et l'air affairé d'un homme d'État? »

— Rappelez-vous Ivan, le cocher de ma grand'mère, ce cocher massif et solennel qui ne prononce pas trois phrases par mois; Valodia, votre valet de chambre, qui serait une perfection s'il ne se grisait pas si souvent; Caton enfin, notre mélancolique cuisinier, un peu sale, j'en conviens, mais si humble et si dévoué. Comparez ces trois types aux bipèdes remuants, bavards et familiers que nous avons sous les yeux et dites-moi, Serge, ce qui est préférable?

— Pour nous ou pour eux, douchinka (1), a répondu mon mari, qui interroge toutes les fois qu'il ne veut pas répondre? Je vous dirai cela quand j'aurai étudié les mœurs de nos ennemis intimes, les domestiques, dans tous les milieux. Vous êtes une petite comtesse très pressée, qui se figure connaître Paris parce qu'elle a applaudi Van Zandt, Chaumont et Judic, après avoir diné chez Riche ou Bignon.

En devisant ainsi, nous arpentions l'allée des Acacias, au bois de Boulogne. Au retour nous avons rencontré l'ingénieur Nerdin, qui est venu l'an passé à Rostof, mettre en activité l'usine de mon beau-frère. Il se promenait avec ses trois filles qui sont charmantes. Nous irons demain passer la soirée dans cette aimable famille.

Il faut vous dire, grand'mère, que nous n'avons encore fait visite qu'au pope de notre église.

Le tailleur pour dames — le mot est absurde, mais qu'y faire? — ne m'a pas livré ses merveilles, et Serge entend que je lui fasse honneur le jour de la présentation officielle. Je n'irai donc pas à l'ambassade avant une huitaine, et c'est une heureuse chance pour moi d'entrer de plain-pied dans un intérieur bourgeois, honorable et intelligent.

Là, du moins, mes réflexions porteront sur des caractères. Jusqu'à ce jour je n'ai vu que des façades, des vitrines ou des décors. C'en est assez pour me faire remarquer que notre nation est fort à la mode cet hiver. La vaniteuse capitale nous emprunte nos patinages, nos fourrures, nos bacheliks, nos bijoux d'argent, nos samovars, nos services de table et jusqu'à notre littérature.

Les Danicheff ont eu du succès. Tourguénief est généralement sympathique, et le comte Tolstoi fort estimé.

Je me croyais délivrée du « Que faire »? de Tchernichevsky, de « Maison Morte », de Dostoïevsky, du théâtre d'Ostrovsky, etc... Erreur! je les ai retrouvés, bien ou mal traduits, chez plusieurs libraires. On ne se contente pas de copier nos costumes nationaux sur la scène (voir le costume de Dora, surchargé de broderies russes, dans la pièce de Sardou); on nous y met souvent

nous-mêmes. Tantôt c'est une grande dame, curieuse de pénétrer dans les arcanes de la vie des déclassées, qui appuie gentiment sur le mot *donc* et chante quelque peu en parlant pour qu'on n'ignore qu'elle arrive de Pétersbourg ou d'Odessa (voir « les Curieuses » de Meilhac et Halévy); tantôt c'est une espionne du grand monde, une étrangère de mauvais aloi à laquelle il s'agit d'intéresser le public. L'actrice chargée du rôle a généralement traversé le théâtre Michel (1) avant de s'affirmer à Paris. Elle prend pour objectif une russe et nous calque de son mieux. Tout cela ne serait rien, la petite guerre ne tue personne. Ce qui est écœurant, c'est de penser qu'étant extrêmes en tout, mes compatriotes dépassent dans l'excentricité les bornes permises. Une des nôtres a publié sous le titre : *Souvenirs d'une Cosaque*, un méchant livre endiablé, pervers, qui a dû donner aux Français une triste idée des princesses russes... tout au moins de celles qui s'attaquent aux artistes avec une audace qui rappelle les bandits italiens arrêtant les chaises de poste.

Je vous quitte, madame ma mère. Il se fait tant de bruit au Grand-Hôtel, où nous campons, que j'ai cru terminer ma lettre avant minuit... et voici que la seconde heure de demain sonne à la plus jolie pendule qu'on puisse voir. Elle est en faïence de Valaury (2) et représente un fouillis de roses. Ces roses, largement épanouies, vont m'envoyer de doux rêves.

Je vous embrasse, bonne grand'mère, en récitant le vers de Shakspeare : « La tâche de la longue journée est finie, il est temps d'aller dormir. »

Paris, le 20 novembre 1881.

CHÈRE GRAND'MÈRE,

J'ai raconté à Véra, qui a dû vous communiquer ma lettre, toutes les magnificences qui ont réjoui mes yeux pendant les réunions de gala auxquelles nous avons assisté.

Avec vous je reprends mon thème favori, l'analyse du caractère français et de la vie de foyer, la seule vraie et la plus digne d'intérêt.

Quelle fausse idée des Parisiennes ont donc la plupart des étrangers, et qu'on aurait tort de juger les Françaises par les émigrantes qui s'adonnent au commerce, ou se vouent à l'instruction!

La France conserve ses natures d'élite, à quelque classe qu'elles appartiennent; et nous devons nous dire qu'à part de rares exceptions, les personnes que nous décidons à nous suivre dans nos terres lointaines n'appartiennent pas à l'état-major de la place. Une lanterne magique également faite pour fausser notre jugement, c'est la Presse pour rire, en d'autres termes les journaux amusants.

« Ne te semble-t-il pas, me disait hier mon mari en feuilletant la *Vie parisienne*, que les Français sont hypocrites à rebours, se complaisant à se ridiculiser, à se *portraicturer* en laid. Ici, on s'enorgueillit de ses défauts, sans se soucier du jugement des étrangers. »

(1) Théâtre français de Saint-Pétersbourg.

(2) Fabrique de faïences d'art, fondée par madame Blanc, près Monaco.

(1) Mot russe qui signifie « ma chère âme ».

C'est ainsi qu'un maître de maison de notre connaissance raconte, d'un air ravi, les mauvais tours que lui joue son serviteur ou les phrases impertinentes qu'il lui débite.

Tout d'abord nous avons eu envie de lui répondre : « Mettez-le à la porte et n'en parlez plus » ; mais nous avons sagement agi en gardant le silence. Ce domestique fait les délices du monsieur qui aime à narrer des anecdotes drôlatiques. Au fond, c'est un brave garçon qui lui rend mille services et qu'il serait désolé de perdre.

Il n'y a pas que la pose aux dépens des gens gagés qui m'agace. Il y a aussi celle de quelques jeunes mères qui se glorifient d'avoir des babies despotes et colportent leurs bons mots, souvent même en présence de l'enfant qui, naturellement, se prend pour un phénix. Le petit Parisien est précoce, il n'y a pas à le nier, mais ce n'est point une raison pour que les parents gâtent, de parti pris, leur bonheur, en permettant à leurs héritiers de se rendre importuns. Je vous certifie, grand'mère, qu'on se donne ici plus de peine pour gouverner un marmot, qu'en Russie pour en élever une douzaine. Les jeunes femmes mettent, à mon avis, trop de sensibilité, de faiblesse, dans leurs rapports avec ceux qu'elles ont mission de diriger. Elles ont des gâteries cachottières en dehors des volontés de leur mari, et je n'ai pas encore rencontré de ménage où l'entente soit parfaite sur ce point essentiel, l'éducation des enfants.

Je ne vous parle pas, grand'mère, du bal à l'ambassade, attendu que la vie aristocratique est la même partout, et que rien n'est plus semblable à une fête officielle donnée à Paris qu'une fête officielle à Saint-Petersbourg.

Vous devinez bien que j'ai payé un prix fou les toilettes du célèbre couturier qui, malgré sa ressemblance avec un marchand d'orviétan, change de place un nœud avec l'air fatal d'un Napoléon à Waterloo.

Que voulez-vous ! Ce ne sont pas les Parisiennes, c'est la légion étrangère, ce sont surtout les Slaves et les Américaines qui font la fortune des maisons renommées de la capitale.

Il n'y a pas deux cents femmes à Paris dont le budget toilette égale celui de madame P..., de la Havane, de mademoiselle J..., de Bucharest, ou des sœurs A..., juives de partout.

Sans doute la Parisienne aime les jolis chiffons, le renouveau et l'inédit, mais elle ne se soucie nullement que ses inventions soient admirées ou fassent le tour du monde.

Le tour de France est déjà trop vaste pour ces gentilles fées. Comment songeraient-elles à ce qu'on pense à Astrakan ou Kharkof ?

Soyez convaincue que la Parisienne fait de l'art pour l'art en arborant chaque semaine le nouvel objet de toilette que l'Europe copie. C'est à peine si la province existe pour le « tout Paris » de l'élégance. Ce « tout Paris » là ne songe qu'à lui-même et n'a cure de ce qu'on fait au delà des frontières.

Ah ! que les *Lettres persanes* ont donc peu vieilli, grand'mère ! Quand je raconte ici quelque trait caractéristique des mœurs de l'Ukraine, on ne s'écrie pas : « Comment peut-on être Russe ? » mais on ne me fait pas de questions, on dissimule un léger bâillement et

l'on remet l'entretien sur Sarah Bernard, le musée Grévin ou les Rantzaus. Les frivoles cervelles !

Figurez-vous que cette Babylone de deux millions d'habitants ne contient pas un seul théâtre pour les enfants, pas même un théâtre débitant de gentils dialogues, à la portée du jeune âge. Les femmes les plus pieuses envoient leurs babies, comme elles les appellent prétentieusement, — je n'aime pas qu'on emprunte des mots aux langues qu'on ne parle pas couramment, — à Guignol. Or savez-vous ce qu'est Guignol ? Une petite échoppe en plein vent où la morale n'est guère plus respectée que la syntaxe. Là, sur un banc vermoulu, entre sa bonne et un soldat, le « baby » apprend à rire des coups de bâton donnés sur la tête, à la femme par son mari, au gendarme par le voleur, au chat par polichinelle.

Nous sommes restés une demi-heure, Serge et moi, debout aux Champs-Élysées, dans l'attente d'une saillie spirituelle ou d'une phrase naïvement enfantine qui valût les deux sous que paye chaque auditeur. Nous n'avons entendu que de grossières inepties, et c'est avec une impression de mélancolique déconvenue que nous avons regagné notre voiture.

— C'est vraiment infect, s'est écrié Serge. Quoi ! Il n'y a pas une mère à Paris pour jeter le cri d'alarme, pas un directeur pour tenter fortune en ouvrant un théâtre moral !

Décidément, la régénération qu'on m'avait annoncée n'est pas aussi complète que je la voudrais.

Paris, 14 décembre 1881.

Vous me demandez, chère grand'mère, de vous faire connaître, par l'intermédiaire de mes pattes de mouche, la famille dans laquelle nous sommes reçus intimement et où nous plaisons tant, Serge et moi.

Déjà vous connaissez et appréciez M. Nerdin, un homme de réel mérite, à la fois savant et spirituel. Sa femme a une aimable nature, toute en dehors et d'une activité incroyable.

Quant aux trois filles, qui ont quinze, dix-huit et vingt ans, les deux aînées sont le portrait de la mère ; la plus jeune, Jeanne, promet d'avoir l'intelligence prompte et la gaité de son père.

Nous aimons tous les membres de ce home hospitalier, dans lequel nous étudions la bourgeoisie française, sans aucun parti pris de dénigrement.

Par exemple, l'étroitesse d'idées de madame Nerdin et de ses deux *grandes*, comme elle appelle Louise et Marie, nous étonne souvent ; les plaintes de la mère au sujet de sa nombreuse famille amusent Serge, qui ne manque jamais de lui citer les dames de sa parenté qui ont dix, douze enfants... et même quelquefois quinze.

Ce sont alors des exclamations et des étonnements pleins de simplesse !

Madame Nerdin m'a confié que sa préoccupation actuelle était de marier Louise, mais que, ne pouvant se résoudre à s'en séparer, elle avait refusé un excellent parti parce que le jeune homme, sorti de l'École polytechnique officier dans l'artillerie de marine, devait partir pour le Sénégal.

— Comment! me suis-je écriée, ce n'est donc pas Louise qui décide la question de son mariage.

— Non, certes, m'a répondu la mère, un peu piquée de mon exclamation. Louise est trop modeste pour se mêler d'une chose aussi délicate et s'en repose entièrement sur nous. Hier encore, je lui parlais d'un jeune fonctionnaire avec lequel elle danse toutes les semaines, chez l'ingénieur en chef. Il ne me déplait pas, chère maman, m'a-t-elle dit, mais je ne puis y penser : ses parents ne conviendraient ni à papa ni à toi. »

Un peu plus tard on causa d'une jeune cousine de province qui venait d'annoncer son mariage.

« Elle épouse peu de fortune, disait-on, mais elle aura la particule... c'est quelque chose! »

Quel illogisme, grand'mère! Voici un peuple qui change de gouvernement dans le but de prouver que le *de* précédant un nom ne lui donne aucune valeur, et chacun, dans la vie privée, s'écrie : Il a la particule... c'est quelque chose!

Je ne sais que répondre à madame Nerdin lorsqu'elle me parle de Louise et de Marie. Nos idées sont si différentes!

« Aucun jeune homme n'aura accès dans notre intérieur, avant d'avoir fait officiellement sa demande, m'a déclaré la femme de l'ingénieur. Le fiancé fera sa cour après le contrat — j'entends par ces mots que son couvert sera mis chaque soir, et que nous lui permettrons d'envoyer quelques bouquets. — Il n'aimera pas moins sa femme pour n'avoir causé avec elle qu'en notre présence. C'est ainsi que ma sœur et moi nous sommes mariées, et nous avons été parfaitement heureuses. »

Suis-je loin de ma chère Russie et de la fière indépendance dans laquelle vivent mes jeunes compatriotes, quand j'écoute de pareilles théories! Cette sœur dont parle madame Nerdin est l'aimable femme d'un chef de bureau méticuleux, prudent et mélomane. Elle n'a qu'un fils, Arthur, et ce fils est si efféminé que je ne puis le prendre au sérieux. On m'assure que ce bonhomme raisonnable a fait son droit, et qu'il est doué de toutes les qualités. Je veux bien le croire, mais je trouve étrange qu'on couve un étudiant comme un poussin et qu'on sanglote parce qu'il rentre une heure trop tard. D'ailleurs cet Arthur, chantant la romance à la mode et peignant des éventails, m'horripile. Je l'ai dit à Serge, qui m'a grondée.

« Gardez votre sévérité, m'a-t-il répondu, pour un jeune homme, du même âge qu'Arthur, qui viendra ce soir vous saluer dans votre loge. Il porte un grand nom, et j'ai beaucoup d'estime pour sa mère. Quant à lui, c'est le gouailleur le plus insupportable qui se puisse rencontrer. Il n'a sur les lèvres que des refrains bêtes. Il vous proposera de faire courir des crabes ou des escargots et se moquera de vous quand vous répondrez : Je préfère entendre une conférence au Collège de France ou un discours à l'Académie. Bref, aux sept péchés capitaux qu'il cultive, il en adjoint un huitième, celui de rire de toutes choses en une langue... qu'on appelle, je crois, la langue verte. »

J'espère bien, grand'mère, que ce marquis gandin est une exception et que je rencontrerai quelques jeunes gens d'esprit et de cœur, pendant mon séjour à Paris. En attendant je vais taquiner ce soir le sage Arthur, que mon mari emmène à l'Opéra, au grand

déplaisir de son excellente mère qui veillera pour l'attendre.

Il me semble que j'aimerais moins Serge s'il avait été élevé comme une demoiselle!...

Paris, 29 décembre.

MADAME MA GRAND'MÈRE AIMÉE,

Pour nous reposer de Paris, nous venons de passer dix jours au château d'Énoy, près Langres.

Serge a chassé avec les grands propriétaires de la Haute-Marne. Ces messieurs avaient tous d'excellentes manières et une terrible envie de dormir vers dix heures du soir. Nobles et nobliaux, bourgeois de race et nouveaux enrichis, daubaient avec un certain plaisir les hommes politiques du jour.

Tandis que Serge tuait des lièvres et, je crois, même des sangliers, je faisais mes réflexions sur les dames de mon entourage. L'une d'elles était jolie et grande musicienne. Les autres n'étaient que gracieuses et semblaient avoir la pensée fugitive. Quand la conversation devenait intéressante, c'est-à-dire sérieuse, elles y prêtaient une attention soutenue pendant quelques minutes et s'assimilaient vite le côté lucide de la question soulevée; mais la lassitude les prenait au bout d'un quart d'heure, et elles interrompaient alors le causeur par quelque question de pensionnaire ou par une boutade amusante. Je crois que les Françaises butinent par ci par là quelques aperçus sur les faits contemporains, et que, sans souci d'être plagiaires, elles colportent de salon en salon le mot nouvellement édité ou le jugement du journal qu'elles lisent. Elles ne s'inquiètent ni des origines ni de la véracité de ce qu'elles affirment.

Ces chères petites femmes, si semblables aux papillons quand elles effleurent toutes les thèses, n'en sont pas moins fort positives quand il s'agit d'argent. Elles adorent leurs enfants, mais s'en occupent peu, portent leurs maris aux nues, mais ne leur font pas le sacrifice de leurs goûts. Il faut entendre les cris que poussent ces esclaves ou reines de la mode quand on leur propose de quitter Paris pour aller s'enterrer en province. A les entendre, on croirait qu'au delà des fortifications l'air n'est plus respirable, que la terre n'est peuplée que de crétins ou d'anthropophages.

Je vous assure, grand'mère, que je trouve madame Nerdin et même madame Davallier — malgré sa cristallisation pour son Arthur — supérieures aux dames du *high-life* qui passaient, comme moi, une semaine dans l'hospitalier château de la Haute-Marne. Nous n'avons en Russie aucun type qui puisse être comparé à la bourgeoise française. Peut-être est-ce la cause de ma préférence pour la classe moyenne de la société. Vous ne pouvez vous imaginer ce que font, avec des ressources très bornées, les femmes de fonctionnaires, d'officiers, de professeurs! Rien ne les embarrasse. Elles se confectionnent de ravissantes toilettes avec des étoffes qui ne coûtent rien, se passent au besoin de cuisinière et de bonne d'enfant, vont dans le monde, lisent les romans nouveaux et sont toujours gaies, toujours aimables.

Les femmes de commerçants sont encore plus dignes

de louange et, m'assure-t-on, d'une rare intelligence, mais elles sont trop occupées pour être très sociables.

J'ai beaucoup causé à Énoy avec la femme d'un journaliste. Je me sentais attirée vers elle parce qu'elle était presque pauvrement mise et très réservée. Son esprit était des plus fins.

Madame de Landel, la propriétaire d'Énoy, m'a fait connaître par quels prodiges de dévouement, de travaux intellectuels, de labeurs domestiques, cette épouse méritante soutient le courage de son mari.

Je ne crois pas être injuste en répétant qu'il faut venir en France et fréquenter la bourgeoisie pour apprécier la vraie Française, si attractive et sympathique. Sans doute j'ai rencontré, à Paris et à Énoy, des grandes dames distinguées, mais nos grandes dames russes ne leur sont inférieures sous aucun rapport. Ma vanité patriotique n'a rien à envier de ce côté.

Il y a, je crois, moins de vieilles demoiselles en France qu'en Angleterre ou en Russie. Cela tient, sans doute, à la ferveur qui porte un certain nombre de catholiques à se retirer dans les couvents.

Je n'ai encore rencontré qu'une seule demoiselle âgée — nature angélique. — Elle habite un domaine près d'Énoy et jouit d'une grande considération.

Qui me semble à plaindre, en province, c'est la jeune personne résolue à ne pas se marier, sans pour cela entrer en religion. Elle éprouve, paraît-il, beaucoup de difficultés à faire accepter sa transformation. On dirait qu'elle est embarrassée d'elle pendant les quelques années de transition.

Une jeune fille *respectable* ne sort pas seule avant vingt-cinq ans. N'eut-elle à faire qu'une emplette ou une visite, une *bonne* l'accompagne.

« Bonne à quoi? m'a demandé Serge.

— Bonne à désarmer la médisance », lui ai-je répondu.

Je vous avoue, chère grand'mère, que les usages méfiants qui entourent la vie des demoiselles, usages auxquels succède une entière liberté au lendemain du mariage, me choquent et m'irritent.

Notez que les jeunes filles françaises, parisiennes ou provinciales, sont généralement délicieuses.

A la fois décentes et mutines, réelles et poétiques, graves et gaies, elles font mes délices.

Il y en avait sept ou huit au château, sans compter

celles qui sont venues danser un soir et qui habitent Langres. Toutes me plaisaient, et je passais de si bonnes heures auprès d'elles qu'il n'a fallu rien moins que le mariage de Louise Nerdin pour me faire rentrer à Paris. C'est demain qu'aura lieu le bal donné à l'occasion du contrat. Le mariage ne sera célébré que dans quelques jours et tout à fait en famille.

J'avais conseillé aux jeunes gens d'aller passer leur lune de miel à Sviaétigoré, chez ma bien-aimée grand'mère.

« En Russie... et en hiver! » se sont-ils écriés avec effroi. Ils pensaient certainement à la retraite de Moscou, ces pauvres enfants, ou encore aux traineaux poursuivis par des loups. J'ajoute, pour les excuser, que Serge prend un malin plaisir à raconter à Jeanne et à Marie des histoires épouvantables.

Louise m'avait confidentiellement fait part, le mois dernier, du projet qui se réalise :

« Je n'ai vu que deux fois ce monsieur, m'avait-elle dit, mais il plaît à mes parents, et il offre des *garanties*. »

Enfin! Puisque c'est la « loi générale », il faut bien que je m'habitue aux mariages de convenance... offrant des *garanties*.

A Paris, comme à Pétersbourg et à Pékin, ce mot-là explique tout. Si absurde que soit une « loi générale », on l'accepte en s'inclinant. Un point noir a pourtant failli faire manquer le mariage de Louise... On a découvert que le fiancé était fou de la chasse. Or madame Nerdin avait juré de ne jamais donner ses filles à des chasseurs, pour cette raison qu'il y a de cela trente ans, son frère a reçu des grains de plomb dans l'épaule, en chassant à Compiègne...

Il va sans dire que Serge a trouvé opportun d'aggraver l'épouvante de la mère de famille en invitant le fiancé à venir chasser l'ours dans nos terres d'Azof.

Je me propose, grand'mère vénérée, de suivre des yeux de l'investigation ce jeune ménage parisien. Si Louise trouve le bonheur dans une union contractée sans amour, que dois-je donc attendre de la vie, moi, qui ai tant d'atouts en main?

En attendant, nous faisons, Serge et moi, les vœux les plus sincères pour que cette aimable et loyale jeune fille tire un bon numéro à la loterie des mariages de convenance.

(La fin au prochain numéro.) MARIA DE FOS.

ÉNIGME

Je suis fille d'Albion, mon nom le dit assez :
Il signifiait NOBLE, en nos vieux temps passés,
Dérivant d'un des rois de l'île de Bretagne.
— Chez moi, jamais d'hiver; chez moi toujours l'été :
C'est être en pays de Cocagne.

— Si vous me visitez, j'offre d'abord le thé :
C'est dans nos mœurs—à moins que l'on n'aime mieux
L'onde coulant dans mon enclos : [boire
Celle du fleuve dont les eaux
Font, dit-on, perdre la mémoire.

Explication du Logogriphe du 15 Décembre : Pastille, Bastille, Castille.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4447, et un patron découpé : Mantille pour voiture et sortie de théâtre, figurine page 228.



Mantille en velours chenillé pour voiture ou sortie de théâtre.
(Patron découpé.) Modèle de mesdemoiselles Vidal.

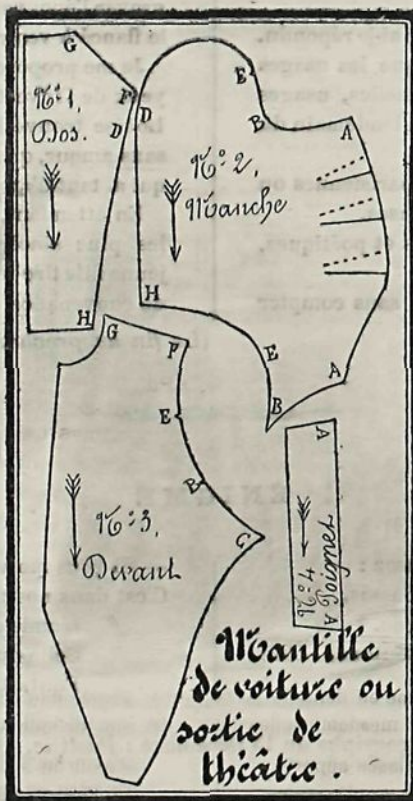


Pèlerine-visite en ottoman, appliqué de rosaces en velours. Modèle de madame Turle.

Pèlerine-visite en ottoman appliqué de rosaces en velours.—La forme est cintrée au dos, courte et arrondie; le devant demi-ajusté. La manche est fournie par le petit côté; elle s'ajuste au devant avec un dessous rapporté. Au contour deux rangs de dentelle, sur le premier, des agréments en perles de jais; ces rangs de dentelle remontent devant et forment, à l'encolure, une ruche volumineuse.

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Manche. — 3, Devant. — 4, Poignet de la manche. — Les lettres de raccord du détail tracé correspondent aux coches du patron découpé. Les flèches indiquent le droit fil. — Ce modèle emploie 1 mètre 60 centimètres d'étoffe en 1 mètre 20 centimètres de largeur ou 3 mètres 20 centimètres en 60 centimètres. Réunir le patron n° 1 dos et la manche à la couture de côté. Suivre la manière dont ils sont placés au dé-



Détail tracé du patron découpé.

tail. Le dessous de la manche se forme en ramenant la partie inférieure à la couture de la saignée, aux lettres de raccord A B. Ceci fait, réunir le devant en commençant par la couture de l'épaule; faire ensuite la couture de la saignée qui rejoindra, à la lettre A, celle du bas de la manche; de là continuer la couture jusqu'au bord du devant en prenant le dessous de la manche. Former au bord de la manche les trois plis plats marqués à la roulette sur le patron découpé. Monter à ce bord, ainsi diminué, le haut poignet n° 4, que l'on couvrira de deux rangs de frange en chenille grelotée de soie. Cette mantille se double d'une soie ouatée et se garnit au contour, sauf le bas du dos, de deux rangs de belle frange. Pour le théâtre; elle peut se faire en étoffe brochée genre châle et de teintes claires. Patron de mesdemoiselles Vidal.